

## Homme

Un enragé  
de cinquante-  
trois ans

\* A Bobino,

une fois encore, Léo Ferré va  
« semer sa graine d'ananas »

Il parlait souvent des deux consolations de sa vie : sa guenon Pépée et son épouse Madeleine... Pépée est morte en avril, Madeleine s'en est allée...

Face au public de Bobino, qu'il affronte une nouvelle fois, Léo Ferré paraît, à 53 ans, plus solitaire, plus vulnérable que jamais. Mais, étrangement, on a l'impression que, durant cette année qui lui fut cruelle, il a découvert une nouvelle source de jouvence : les événements de mai.

Cette révolte, il l'attendait, il l'annonçait depuis vingt-cinq ans et certains titres de son 33 tours qui sortit fin 1967 rendent un son vaguement prophétique : « Salut, beatnik ! », « Ils ont voté », etc.

Dès le début, Ferré plonge à sa manière dans l'événement. Il écrit. Une brochure d'abord : « Mon programme », où il rappelle et précise ses convictions anarchistes. Puis des chansons aux couplets heurtés et qu'il va promener en tournée à travers la France. « Les pavés s'entassent. Et les flics qui passent — les prennent sur la gueule », dit l'une ; et l'autre : « Ce sont des enragés — qui dérangent l'histoire » ; et une troisième : « Les enfants du mois de mai — Reviendront cet automne — Comme après l'été — De mil sept cent quatre vingt neuf ».

## Les fins de mois

La révolte, il l'a apprise tout jeune au collège de jésuites de Bordighera où son père, directeur du personnel au casino de Monte-Carlo l'avait envoyé faire ses études. Elle l'a plus tard conduit à un retour à la terre qui aurait réjoui Giono : quelques vaches et quelques oliviers, une mule sourde et un berger allemand.

Son père aurait voulu faire de lui un avocat ou un diplomate. Mais, lui, ce qu'il aime, c'est la musique, la poésie. Lorsqu'il débarque à Paris, en 1946, il a déjà composé quelques chansons, belles et insolites comme « la Chambre » (dont le texte est de René Baer) ou « l'Inconnu de Londres ».

Il débute au « Bœuf sur le toit » en compagnie d'un couple inconnu de duettistes, Aznavour et Roche. Il fait les petits cabarets de la rive-gauche, « Le Quod-Libet ». « Les

(comme celle où, à la Martinique, il se produit vingt-deux fois en six mois). Il se marie, sa femme, Odette, le quitte; elle ne supporte plus la misère.

Pourtant, il possède déjà un public : des « anars », des « intellectuels » du quartier, tous fauchés, qui n'achètent pas de disques, et qui ne peuvent soutenir les artistes qui leur plaisent. Il possède aussi beaucoup d'ennemis qui refusent de voir en lui un véritable auteur de chansons. Il a de grandes ambitions, compose un opéra, « la Vie d'artiste », un oratorio « la Chanson du mal-aimé » : des demi-échecs qui augmentent sa ran-cœur. Il n'oubliera rien, règlera plus tard ses comptes.

Le succès arrive avec les années 1953, 1954. Un spectateur décrit ainsi ses débuts à l'Olympia : « Sa tenue frôlait le ridicule : cheveux longs, blouson, pantalon fuséau, grosses godasses de montagn'. Il avait, à l'égard du public, une atti. de d'hostilité permanente, et si, en fin de compte, il accrochait, c'était presque malgré lui, à cause de sa puissance et de sa sincérité. » C'est à cette époque qu'il écrit « l'Homme », un pamphlet en forme de chanson, qui obtiendra le Grand Prix du disque : « La page des sports pour les poumons — le fait divers que l'on mâchonne — le poker d'as pour l'émotion — le jeu de dames avec la bonne — c'est l'homme. »

## La Jaguar et la guenon

C'est enfin la grande période Ferré. Madeleine, qu'il a rencontrée et épousée en 1950, lui apprend à se tenir sur scène, à s'habiller. Ses chansons politiques plaisent ou scandalisent : il s'attaque au pape, au Général, dénonce la torture et « Cannes-la-Braguette ». Rien de commun avec un chansonnier traditionnel, qui égratigne et qui fait rire ; Ferré, lui, enrage. L'époque à laquelle il s'attaque n'est ni drôle ni triste, elle est lugubre et burlesque.

Il met en musique Aragon qui dit de lui : « Il faut écrire l'histoire littéraire un peu différemment à cause



de Léo Ferré. » Il est devenu un des grands. » Avant Brassens, il a les honneurs de la collection « Poètes d'aujourd'hui ». Il est une vedette. Pas une idole, il ne veut pas. Il l'expliquera lui-même à la revue « Janus » : « Les idoles, ce sont des leurres. Passez à côté. J'ai connu, j'ai vu des hommes, des femmes célèbres. J'ai vu Ravel, en 1933, dans une salle de concert... et Paul Paray qui lui disait : « Maître... » Je le regardais, il était petit, tout blanc et ne ressemblait pas à sa musique. J'ai vu, chez lui, en 1948, Fernand Léger devant un tableau d'une crudité mentale à me faire-douter de mes lunettes. Il est des gens qui mettent Léger dans leur moulin à prières. Pour moi, Léger était gros et gentil. Il n'y a pas d'idoles. »

Sans être une idole, Ferré a ses supporters qui le suivent d'année en année, de gala en gala. « J'admire Ferré. Il a une morale », dit Claude Nougaro. Mais ses ennemis ne désarment pas. On lui reproche le smoking qu'il porte au cours d'un récital à l'Alhambra, la Jaguar qu'il s'est offerte et qui cadre mal avec ses opinions anarchistes.

Il est vrai qu'il excelle à se faire détester, qu'on oublie mal son orgueil, sa hargne à l'égard du monde entier, ses énormes fautes de goût : en 1961, il fait paraître, sur la scène de l'Alhambra, Madeleine costumée en Marianne tricotant un drapeau tricolore pendant qu'il chante « la Gueuse ».

Il multiplie les accrochages avec les journalistes, clame sa misanthropie à tous les vents. Il s'attaque à Coquatrix chez qui il a chanté, à Barclay qui l'édite, à Aznavour. Il écrit dans la chanson, qu'il dédie à sa guenon Pépée : « T'avais les oreilles de Gainsbourg. Mais toi, t'avais pas besoin de scotch pour les replier la nuit — Tandis que lui — Bah ! Oui. »

C'est ce personnage insupportable et attachant qui se produit à Bobino, et qui va, une fois encore, « semer comme le vent — Sa graine d'ananas ».

LUCIEN RIOUX

Nouvel observateur

13. 1. 1969